

# 13. Dabo

**L**a vision s'est évanouie. Les quelques maisons de la Hardt, isolées du monde à l'ombre du vieux burg, sont maintenant derrière moi...

Le sentier rejoint maintenant La Hoube. Il descend vers le ruisseau dit Baerenbach. Le fond du vallon est encombré de buissons et de rocs épars qui ont dévalé la pente.

De l'autre côté du ruisseau, la forêt fait place à quelques arbres isolés, à la frange des prés. Au milieu des arbres fruitiers, au détour du chemin, apparaissent les premières maisons de la Hoube.

Au sommet du plateau, à 625 mètres d'altitude, la Hoube est le village la plus haut situé de Moselle. Un dos d'âne, recouvert d'arbres forme une curieuse tache sombre qui partage le village en deux. C'est aussi la plus haute altitude atteinte par le sentier depuis les Vosges du Nord : nous sommes ici déjà plus haut que le Grand Wintersberg dont les escarpements arrogants paraissent maintenant aussi pathétiques que pitoyables. Il n'a pas fallu longtemps pour que le géant soit ramené à ce qu'il est : une colline qui se donne des airs de montagne. Et qui, finalement, y arrive...

Près de l'église, je reprends le sentier, qui, à l'ombre des pins, descend dans le Grossthal où gazouille un ruisseau. Sur le coteau s'étagent les maisons du Zollstock, un écart du village au bord de la route.

Je remonte le long du Muhlberg. Le soleil a disparu, il fait sombre dans le sous-bois. Sur le bord du chemin, je dépasse une fontaine, avec une petite statue, ce que dans les Vosges de langue française on appelle une "chapelle".

La forêt s'éclaircit, notre chemin débouche sur une route forestière goudronnée ; derrière quelques nuages, le soleil a l'air d'hésiter.

Et voici que le rocher de Dabo apparaît dans toute sa splendeur, dans une ouverture des sombres sapins, comme entre les montants d'une porte. Le soleil lui fait une auréole. Au sommet du rocher, la chapelle flamboie, nimbée d'une lumière céleste...

Le rocher de Dabo n'est pas sur mon chemin, mais comment résister à une telle invitation ? Le long de la route qui gravit la pente et fait plusieurs fois le tour du cône dénudé, j'arrive au pied du rocher de conglomérat grêseux. Absolument rien ne reste de l'orgueilleux château des comtes de Dagsbourg. Rien, sinon quelques traces d'escaliers creusés dans le rocher, quelques vestiges sur le rocher qu'on n'a pas pu faire disparaître.

Au sommet, se trouve la chapelle qui a remplacé la ruine. Sur la tour, d'une blancheur éclatante au soleil qui a enfin percé les nuages avant de disparaître à l'horizon, se trouve la statue du pape Saint Léon.

Saint Léon IX était-il alsacien ou lorrain ? Est-il né à Eguisheim, château de son père Hugues IV d'Eguisheim, ou à Dagsbourg, sur ce rocher, patrimoine de sa mère, Edwige de Dagsbourg ? Sans doute ne résoudra-t-on jamais cette question, et sans doute alsaciens et lorrains se disputeront-ils encore longtemps sur ce sujet... Une chose est probable : il n'est pas né ici, car en 1002, ce rocher balayé par le vent ne semble pas porter encore de construction... La vraisemblance voudrait qu'il soit né à Eguisheim, à moins que ce ne soit dans un autre château patrimonial des comtes

d'Eguisheim ou des comtes de Dagsbourg. C'est mieux de ne pas le savoir. Au moins peut-on rêver.

Ceci n'empêche pas qu'on le vénère beaucoup à juste titre sur ce rocher, et que sa fête donne lieu à de grandes manifestations de piété, car ce pape alsacien-lorrain fut un grand homme.

Depuis le sommet de la tour, on découvre le plateau lorrain, qui prolonge les dernières ondulations des Vosges. Sarrebourg n'est pas loin ; les villages avoisinants sont connus pour leurs verreries comme Vallerysthal-Troisfontaines dont la réputation a passé les frontières. Le Hohwalsch masque les vallées de la Sarre, où se niche Abreschwiller et où plane le souvenir de l'écrivain Alexandre Chatrian, né dans ces forêts. A nos pieds coule la Zorn, qui s'engage vers Lutzelbourg. La Hoube et la Hardt s'étagent dans leurs clairières.

Et la grande chaîne, la ligne bleue des Vosges chère au cœur des poètes et des patriotes, barre l'horizon, avec ses sommets prestigieux couverts de forêts impénétrables, semées de rochers aux formes étranges : devant moi, au-delà du col de la Schleif, se dresse le Schneeberg ; plus loin, le Spitzberg, le Hengst et le Baerenberg forment crescendo, puis la crête s'étire vers le Grossmann. Tout au fond se profile le grand Mutzigfels. A l'horizon, au-delà de ces géants, on distingue le prince de ces lieux, le Grand Donon, la montagne sacrée des gaulois...

C'est quand l'ombre qui tombe peu à peu sur le rocher et sur la chapelle voile les montagnes, que revivent enfin les grandes heures de la vie du burg.



Sur ce rocher en forme de vaisseau fantôme, qu'on voit parfois surgir ainsi de la brume, les hommes se sont installés dès l'aube de l'histoire. Lieu de culte à l'âge du fer, castellum romain par la suite, le roc défiait les tempêtes.

Puis l'Alsace est dirigée par un duc. Un homme de poigne, Adalric. Il possède la région en apanage. Il y construit peut-être une maison forte, sur un rocher dominant Walscheid, à quelques lieues d'ici. En 890, dit-on, Charles le Simple installe pour un temps sa cour dans ce château, et y reçoit le chapitre de Toul. A cette époque, le duché d'Alsace n'existe plus, mais son autorité a été partagée et une famille comtale détient la suprématie sur le Nordgau. Ces comtes, qui sont liés aux comtes de Metz, se disent les descendants de la grande famille de Sainte Odile.

Au début du 10<sup>ème</sup> siècle, la famille des comtes du Nordgau se sépare en deux branches : l'une, qu'on nommera par la suite comtes d'Eguisheim, garde les territoires alsaciens du sud, l'autre, les comtes de Dagsbourg, ont hérité des vallées vosgiennes et des fiefs lorrains. En 924 et 940, on entend parler d'un comte Hugues de Dagsbourg comme comte du Nordgau. Mais il est difficile de démêler ces deux lignées et leurs implications dans la politique alsacienne.

Vers l'an mil, le comte Hugues et son épouse Heilwige vivent au "noble château" d'Eguisheim. De leur union naît Bruno, qui deviendra évêque de Toul, puis pape. Les élections pontificales réservaient moins de surprises alors, car l'empereur imposait son candidat. Or l'empereur Conrad était cousin germain du comte Hugues, père de Bruno. Ce Bruno fut un très grand pape : il lutta efficacement contre les abus de son temps, notamment contre l'influence du politique dans la pastorale, mais il ne put endiguer le mouvement qui depuis plusieurs siècles séparait l'Eglise de Rome et celle de Constantinople, et qui aboutit, peu après sa mort, au schisme.

Bruno eut deux frères ; l'aîné hérita du comté d'Eguisheim et réunit dans ses mains la puissance des anciens ducs d'Alsace. Dans cette époque où il n'existe pas de pouvoir central fort, la famille veut se placer, et elle en a les moyens : les comtes d'Alsace prennent le parti de la papauté et s'opposent aux nouveaux ducs de Souabe. Si ces Hohenstaufen, qui soutiennent l'empereur Henri IV mais dont le pouvoir est encore bien fragile, n'étaient pas parvenus à leur tour à l'empire, peut-être les Eguisheim auraient-ils pu remporter la lutte. On appelle Hugues d'Eguisheim "infatigable chevalier de Saint Pierre", mais il est vaincu et chassé d'Alsace vers les terres lorraines de Dagsbourg. Il cherche encore à s'attaquer à l'évêque Othon de Hohenstaufen, mais l'évêque, traîtreusement, le fait assassiner en 1089. Il n'a pas d'enfant. Ce sont les comtes de Metz et de Vaudémont, ses parents, qui reçoivent l'immense domaine, mais malgré leur ambition, leur influence ne repasse guère les Vosges.

Un fils du comte de Metz reprend le nom d'Eguisheim. Il s'intéresse au château de Dagsbourg qui domine alors Walscheid. Il est vieux, délabré, et indéfendable. Alors, dit-on, il se tourne vers le rocher fantastique qui domine le Brinzthal pour y construire un nouveau château, à l'image de son ambition. Le vieux château fut alors abandonné et tomba en ruines. Mais en même temps, face aux coups de boutoir des autres seigneurs alsaciens, l'ancienne puissance des comtes du Nordgau tombe elle aussi en ruines : ils se retrouvent petit à petit poussés vers leurs fiefs lorrains et leur grandeur en Alsace part en lambeaux.

La nouvelle lignée des Eguisheim-Dagsbourg s'éteint à son tour. Malgré trois mariages, la comtesse Gertrude meurt le 30 mars 1225. Le comte Simon de Linange, son dernier époux espère s'approprier l'ensemble du comté qui malgré sa fragilité a encore fière allure et aurait fait de sa famille une des plus redoutables de Rhénanie.

Les autres seigneurs ont bien vu le danger, et tentent de grappiller des morceaux du comté. Les margraves Herrmann et Henri de Bade, oncles de Gertrude, contestent les droits de Simon et vendent au duc Berthold de Teck, évêque de Strasbourg, leurs droits supposés, le 2 novembre 1226. De plus, l'abbesse Hedwige d'Andlau, qui prétend posséder des droits sur le château, ratifie la décision des margraves. En même temps, les Ferrette, qui ont des droits sur le château d'Eguisheim, tentent de s'approprier l'ancien comté.

C'est d'abord l'évêque de Metz, Jean d'Apremont, qui met le siège à Dagsbourg, où était retranché Simon de Linange. N'arrivant pas à prendre la place, il traite. Il prétendait laisser à Simon le comté, mais chercha à se l'approprier par un mariage bien calculé. Sa tentative échoue. C'est l'évêque de Strasbourg qui sortira en grand vainqueur de l'implacable guerre de succession, en ajoutant au domaine épiscopal la quasi-totalité du comté, terres et châteaux. Les uns après les autres, les seigneurs renoncent à leurs droits en sa faveur. Simon meurt par accident, en 1234. Son frère Frédéric III tente de reprendre la lutte mais doit accepter un traité : les Linange acceptent de ne conserver que la partie montagneuse du comté, entre Saverne et Saint Quirin, mais l'immense partie du territoire alsacien revenait à l'évêque.

C'est la descendance de Frédéric qui s'installa dès lors au château et en prit le nom.

Emich VII de Linange-Dagsbourg s'était placé au service du roi de France Louis XII, en guerre avec l'empereur Maximilien de Habsbourg. Après la bataille de Novare, en 1513, la France est envahie, et les terres de Dagsbourg sont confiées à l'évêque de Strasbourg jusqu'en 1515. Emich sera rétabli dans ses droits, mais peut-être contrarié par cette aventure, se tourne vers le brigandage. Il put exercer ce métier lucratif d'autant plus sûrement que malgré les plaintes, personne n'osa se mesurer au Dagsbourg et ses descendants continuèrent à son exemple.

La guerre de Trente Ans épargna le petit comté, mais pas celle de Sept Ans. Sous un prétexte futile, le siège fut mis au château. Les choses allèrent moins vite qu'on ne le pensait, et les 18 hommes qui tenaient le château retinrent les 400 de Monsieur de Bois-David pendant plusieurs jours. Ils étaient si sûrs d'eux qu'ils narguèrent même l'assaillant : ils jetèrent des remparts une chèvre morte qui tenait une quenouille attachée à ses pattes de devant, avec ces mots : "Il vous sera plus facile d'apprendre à cette chèvre à filer que de prendre Dagsbourg".

Montclar envoie alors de Saverne deux pièces d'artillerie. Après cinq jours de résistance acharnée, Dagsbourg capitula, honorablement d'ailleurs, malgré la prétention de ses défenseurs.

Une compagnie fut laissée au château, que le maréchal de Crique proposa de faire réparer. Mais les fonds tardèrent à arriver. Le traité de Nimègue laissait de plus aux Linange-Dagsbourg leurs possessions. Le roi, ne voulant pas rendre cette place à un ami de l'Empereur, préféra violer les termes de la capitulation de 1677, et fit démolir le château de fond en comble, le 13 novembre 1679. Onze ans plus tard, l'entreprise du royal vandale était achevée : le rocher était entièrement rasé, de sorte qu'il ne reste plus aucune trace de l'orgueilleux château des comtes de Dagsbourg.

Les Linange protestèrent, mais durent abandonner la lutte et se retirèrent en Allemagne, laissant seulement à Dabo un bailli. Enfin, en 1801, le comté, déjà mis sous séquestre par la Convention, fut purement et simplement rattaché à la France.

Quelque quarante ans plus tard, on construisit une chapelle en l'honneur de Saint Léon sur ce rocher qui continuait de défier les tempêtes. Mais elle ne résista pas. En 1889, elle était rasée, et l'année suivante, débutait la construction de la chapelle actuelle.



Je suis revenu à la Pépinière, au pied du rocher, pour rejoindre le chemin. Le soleil a disparu, le rocher est noyé dans l'ombre. Seule se découpe sa spectaculaire silhouette, sur le ciel où percent les premières étoiles... Son étrave fend les sapins comme un Vaisseau Fantôme échappé d'une antique légende ou d'un décor de Wagner...